

## Cinéma

### Paquerette Villeneuve et Bernard Lévy

Volume 51, numéro 208, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

#### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Villeneuve, P. & Lévy, B. (2007). Cinéma. *Vie des Arts*, 51(208), 84–85.



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART 2007

## LE QUART DE SIÈCLE DU FIFA

Paquerette Villeneuve

LE 25<sup>e</sup> FIFA S'EST TERMINÉ

SUR UNE NOTE TRÈS OPTIMISTE.

DÈS SA CRÉATION EN 1981

OÙ IL PROPOSAIT DES FILMS

SUR BOTERO, MANET, POLLOCK,

MIES VAN DER ROHE, LA DANSE,

LE CINÉMA, LA MUSIQUE,

LE TON ÉTAIT DONNÉ ; CEPENDANT,

CE FESTIVAL NE TOUCHAIT ALORS

QU'UN PUBLIC PLUTÔT CONFIDENTIEL.

Le FIFA occupe une place singulière dans l'univers des Festivals du film car il constitue une manifestation culturelle autant que cinématographique. Ce n'est pas le nom du réalisateur ou celui des acteurs qui attire le public mais le sujet du film qui tourne toujours autour de la création, quitte à ce que celui qui le traite s'inspire de documents d'archives, d'extraits d'œuvres, de commentaires de spécialistes ou de proches de l'artiste quand il est au centre de la production.

Il rassemble aujourd'hui 35 000 spectateurs pour des films provenant de tous les horizons : de la France à la Russie, du Canada au Brésil, de l'Iran au Japon. Il en résulte un calendrier bien fourni grâce auquel le bouche à oreille, soutenu par l'intérêt grandissant des médias, permet de remplir les salles.

Le rayonnement s'élargit aussi et les films du palmarès 2007 partiront en tournée à Sherbrooke, Québec, Ottawa, New York, Boston, Washington, Tourcoing et Paris.

Quand vous passez 52 minutes – format habituel des productions en général destinées à la télévision et financées par les diverses chaînes – en compagnie de Buñuel, de Warhol, de Beckett ou de Mapplethorpe, vous découvrez les racines de leur imaginaire. Chez Buñuel, le souvenir des processions de flagellants et autres rituels autopunitifs du catholicisme espagnol pendant son enfance explique la violence, pour ne pas dire la cruauté, avec laquelle il traque les manifestations de cette morale perverse et tout ce qui en découle. Découvrir en Warhol l'enfant fragile (enlaidi par une vilaine maladie de la peau) dont la mère encouragea la passion pour le dessin, et retrouver, plus tard, dans son style les aplats des fresques byzantines de l'église que sa famille, des émigrés ruthènes, fréquentait dans le quartier ouvrier de Pittsburgh

où il grandit renforce la complexité du personnage. Chez Mapplethorpe, enfant de chœur isolé au milieu de garçons bruyants par une beauté un peu féminine, les photos d'hommes noirs nus rendus avec une précision sculpturale, et images de phantasmes sexuels mêlant douleur et plaisir à la recherche de l'extase débouchent sur une mystique de la sexualité loin d'être universellement partagée...

Le FIFA comporte aussi son lot de découvertes. Cette année : l'Innuite Annie Pootoogook, le sculpteur allemand Barlach, le danseur-étoile Guillaume Côté, le peintre Mednyanszky, Hongrois en rupture de société, Arthur Erickson, l'architecte canadien. Beaucoup d'autres sans doute mériteraient d'être cités. Et l'on rêve en voyant *La DS 19*, sortie du cerveau d'un dessinateur-peintre et ingénieur génial.

### LE PALMARÈS EN ÉVENTAIL

Parmi la trentaine de titres en compétition, le Grand Prix accordé au *Car-Men* de Boris Paval Conen est étonnant. Ce ballet qui démarre à une vitesse d'enfer cesse très vite d'évoluer, l'idée de départ ne tenant pas la route. Il ne s'agit toutefois que d'un film sur les 295 que comprenait la programmation, toutes catégories confondues.

Les autres choix se révélèrent dans l'ensemble plus judicieux. À commencer par *The art of Henry Moore* conçu presque comme un poème à la gloire des œuvres du sculpteur installées dans des lieux publics.

*Citizen Lambert: Jeanne d'architecture* s'est vu attribuer le prix de la meilleure œuvre canadienne. Très brillante cinéaste, Teri Wehndamisch y trace, par petites touches s'accumulant sans qu'on y prenne garde, le portrait d'une héroïne qui ne semblait pas facile à saisir. Enfant turbulente arrivant derrière

une sœur jolie et sage, parfaite en somme aux yeux des parents, la petite Phyllis rêvera vite de rompre avec le milieu cosu où elle s'ennuie. Sans couper entièrement les ponts, elle décide de s'inscrire en architecture dans une université américaine. C'est là qu'elle va découvrir Mies van der Rohe. Elle fera alors le siège de son père qui, si directif soit-il, va se laisser convaincre de confier au Maître la réalisation, à New York, de l'immeuble Bronfman, joyau dont la ville s'enorgueillit toujours. D'où l'on peut conclure que si le nom de la famille a toujours aujourd'hui l'éclat qu'on lui connaît, l'énergique cadette y est pour beaucoup. C'est elle, le petit *tomboy* rebelle, qui aura assuré sa pérennité. Rien de cela n'est clairement dit dans le film, mais la caméra intimiste de Wehndamisch le laisse deviner.

Les tendances minimalistes de « la citoyenne Lambert » se sont, depuis, épanouies au niveau du Centre canadien d'architecture dont elle a doté sa ville natale, Montréal ; on connaît aussi son activité débordante en faveur de la restauration de monuments patrimoniaux en péril.

Meilleur reportage, *Le blues de l'Orient*, titre mélancolique bien adapté à son sujet. Juif caïrote émigré en France, son grand-père, le producteur Robert Hakim avait interdit à ses descendants tout retour vers son passé proche-oriental. Désireuse d'un retour aux sources, Florence Strauss passa outre et partit avec une caméra vers ces pays où est née la musique arabe classique dont s'est inspirée la musique traditionnelle juive. La musique adoucit les mœurs, c'est bien le cas de le dire ici car, à travers les interviews de divers interprètes pleins de respectueuse sagesse et les propos qu'échangent quelques vieux musiciens émigrés d'Irak en Israël, on voit fondre, dans leur joie de jouer ensemble, les barrières qui divisent les peuples.



Meilleur portrait : *Yves Klein, la révolution bleue*. François Levy-Kuentz parvient à mettre en perspective l'œuvre de Klein, grand-prêtre d'événements parisiens destinés à un public auquel il permettait de se rincer l'œil en observant les demoiselles nues qui servaient de pinceaux vivants à ses tableaux bleus.

Prix du jury : *Sigrïd & Isaac* de Anders Wahlgren, véritable roman de deux artistes suédois réunis très tôt par leur amour de la peinture, solidarité que le succès de l'homme allait dissoudre pendant que la femme, restée seule au milieu de ses contradictions, allait glisser lentement vers un déséquilibre mortel.

Sans prix mais amusant, *Apergbis, tempête sous un crâne* fait entendre les contorsions vocales qu'un compositeur impose à ses interprètes. Bien que sympathique, il les force à se livrer à des tours d'acrobaties vocales qui les exposent à se casser la voix.

## LA CUVÉE CANADIENNE

Quoique réalisé en 2006, *Le diable au corps* de Johanne Prégent n'a pas été inscrit dans la compétition. C'est dommage car le film est remarquable. Il présente quatre peintres traités au Centre de maladie mentale Robert Giffard de Québec; les médecins ont choisi de les décharger de leurs émotions dans l'art au lieu de les endormir à coup de médicaments. Un sujet de cette sorte peut aboutir à des clichés. Dans ce cas, les participants parlent avec lucidité de leur handicap. « Je sens que je suis ma propre barrière », confie l'un d'eux. Heureusement, leurs œuvres constituent des réponses à des questions picturales plus que des miroirs de leurs psychoses.

Un mot de Monet pour finir : parlant de son jardin aquatique de nymphéas, le peintre explique à Clémenceau qu'il s'agit d'un « beau désordre livré à l'action de la lumière ». Ainsi en allait-il, pourrait-on dire, du 25<sup>e</sup> FIFA.

## TROIS ARRÊTS SINGULIERS

Bernard Lévy

### LA POÉSIE DE LA VIE

Le long métrage de Jacques Giraldeau, *L'ombre fragile des choses* est une authentique création. Il tient de l'essai dramatique. L'auteur mène un constant va-et-vient entre le Québec qui s'affranchit de sa tutelle religieuse catholique et le Québec actuel tenu, si l'on veut, de se mondialiser. Pour rendre sensible la finesse des enjeux d'alors comme de ceux d'aujourd'hui, le réalisateur recourt à des personnages : certains sont vrais comme sa tante qui manifeste sa présence par des photos et un journal personnel, ainsi que des lettres; d'autres sont fictifs au point que ne paraît jamais à l'écran, par exemple, un certain Évariste Quesnel qui manque tous ses rendez-vous et avec lequel le cinéaste entretient les rapports qu'il aurait avec un double de lui-même. À vouloir tout comprendre et tout expliquer, on risque de rater l'essentiel c'est pourquoi Jacques Giraldeau, conscient de *l'ombre fragile des choses* aborde les phénomènes qu'il choisit d'observer sous un éclairage proche du clair obscur. Il montre de modestes objets précieusement conservés (brelouques ou tableaux de prix), des moments de joie ou de tristesse (le défilé de la Saint-Jean, les soirées de solitude), il témoigne de désirs inavoués, il révèle comme par accident une déception contenue depuis longtemps. Il laisse deviner tout ce qui compose, pour quiconque s'y arrête un moment, la poésie de la vie et qui justifie

à elle seule les créations artistiques les plus intempestives comme les plus discrètes. À ce sujet, le regard de Jacques Giraldeau est d'une subtile et tendre acuité. Son film est beau.

### SULLIVAN EN SURIMPRESSION

Loin de la complaisance de son *Molinari*, Lauraine André-G s'emploie à dresser un portrait nuancé de Françoise Sullivan dans son film simplement intitulé *Sullivan* en intercalant plusieurs modes d'expression narratives : le mode convivial marqué, autour d'une table bien garnie, par les propos de l'artiste et de quelques-uns de ses amis également artistes mais aussi historiens d'art; le mode poétique, avec un texte un peu redondant émis par une voix hors champ et soulignant, pour les justifier avec insistance, les choix picturaux de l'artiste; le mode du témoignage que se partagent des spécialistes et des artistes : ainsi, par exemple, deux experts expliquent (parfois laborieusement) les particularités du manifeste *Refus global* et du mouvement des automatistes auquel appartient Françoise Sullivan. Heureusement, l'artiste commente elle-même avec une sobre ferveur ses productions en présentant quelques-unes de ses expositions, et en invitant le spectateur à suivre son itinéraire de créatrice avec ses aléas, ses doutes et ses choix souvent tributaires d'accidents, émouvant et modeste avec. Un flot d'effets spéciaux noie les séquences principalement en-

chaînés par des fondus au noir et des fondus en surimpression qui surchargent le film et lui confèrent un ton nostalgique que renforce encore une trame musicale trop méditative. Dommage.

### LE NU DÉNUDÉ

*L'art du nu* de Renée Claude Riendeau et Bernar Héber est un documentaire divisé en trois volets autonomes de 50 minutes. Le corps humain et le potentiel érotique que déclenche sa nudité suscitent encore une grande curiosité. C'est à cette curiosité que répond un peu ce film. Malheureusement, les raisons que donnent les hommes et les femmes pour justifier leurs activités de modèles nus demeurent superficielles : pour l'amour de l'art, pour passer à la postérité si l'artiste pour lequel on a posé devient célèbre, par exhibitionnisme, etc. Les réponses ne sont pas vraiment plus instructives de la part des artistes : rien de tel que la présence des formes vivantes pour en exprimer le réalisme. L'un des volets explore un sujet relativement nouveau celui du rapport entre artistes et modèles homosexuels. En définitive, le principal caractère de ce long documentaire tient sans doute à son contenu d'information brute qui aurait mérité d'être davantage analysé.